

AVANT-PROPOS

Les enjeux renouvelés d'un problème fondamental : la périodisation en histoire

Stéphane GIBERT

Résumé

L'acte de périodisation est au cœur du travail de l'historien. Il est le fruit de son savoir-faire. Outil d'interprétation, il constitue en conséquence une étape souvent incontournable de son activité, que ce soit au stade de la recherche ou de la transmission, scolaire ou éditoriale. Toutefois, parce que la périodisation est une construction par nature simplificatrice, elle a été, en toutes ses dimensions, l'objet de nombreuses critiques. Celles-ci ont favorisé une meilleure prise en compte de la genèse des constructions, de la pluralité des processus, de la diversité des rythmes, de la complexité des regards. Cette mise à distance critique de la périodisation a contribué à la relecture des périodes héritées. Elle a aussi conduit à repenser les passages d'une période à une autre. Enfin, elle a accompagné la création de nouveaux découpages. Ces nouvelles approches ont ainsi assuré à l'opération de périodisation une actualité permanente.

Mots-clés : périodisation, historiographie, histoire (étude et enseignement), édition.

Abstract

The act of periodization is central to historians' work. It is the result of their know-how. Using this interpretive tool is often a key step in their activities, either during research or the transmission of their knowledge through teaching or writing. Because of its nature, however, periodization is simplifying and it has therefore been the target of a significant amount of criticism calling for a better awareness of the origins of constructions, the plurality of processes, the diversity of rhythms and the complexity of analyses. This critical perspective on periodization has contributed to the reinterpretation of inherited periods. It has also led to the reexamination of the passage of one period to another. Finally, it has ushered in new divisions. These new approaches have thus sealed the place of periodization in current debates.

Keywords: periodization, historiography, history (studies and teaching), publishing.

La durée totale de la guerre jusqu'à ce moment fut de vingt-sept ans. Pour la période de trêve qui se place dans l'entre-temps, quiconque se refusera à l'inclure dans la guerre commettra une erreur d'appréciation¹.

Thucydide, déjà, périodisait. Ce faisant, il cherchait à rendre intelligibles des données dont l'intensité et le désordre apparent rendaient la lecture difficile, ce qui l'a conduit à organiser les faits, à procéder à des regroupements, à des associations et finalement à découper le temps.

1. THUCYDIDE, *La guerre du Péloponnèse*, V, 26, Paris, Les Belles Lettres, tome 3, 1973, p. 119.

L'historien, en périodisant, cherche en effet à « substituer à la continuité insaisissable du temps une structure signifiante² ». Parmi les outils dont il dispose pour dire le changement, l'action de périodiser apparaît d'autant plus incontournable qu'en prenant appui sur le temps qui passe, elle semble bien répondre à la volonté d'inscrire les phénomènes étudiés dans la durée.

Près de 2 500 ans plus tard, le découpage de Thucydide n'a guère été remis en cause et son interprétation non plus. Toutes les périodisations ne bénéficient pas d'une telle longévité. Bien que moins anciennes, certaines semblent pourtant solidement enracinées et constituent des héritages que l'historien ne peut ignorer. Antoine Prost oppose ce type de période « toute faite, refroidie » à la « périodisation vive³ », celle qui se construit et se renouvelle au fil du travail des historiens.

Rares sont les historiens qui, à l'image de Paul Veyne, ont contesté la nécessité de la périodisation⁴. Néanmoins, les critiques émises à l'encontre de l'acte de périodisation ont été nombreuses. De multiples facteurs ont pesé en ce sens durant ces dernières décennies : le déclin des idéologies favorisant des cadres très normatifs, la remise en cause des visions européocentrées, l'internationalisation de la recherche (encore très occidentale néanmoins), l'élargissement des champs d'étude, la relecture critique des sources anciennes et l'utilisation de sources nouvelles, le dialogue avec les autres sciences humaines et sociales...

C'est à explorer les principales questions suscitées par l'opération de périodisation et leur impact sur les pratiques de la recherche, de l'enseignement, de l'édition, qu'est consacré cet article d'ouverture du numéro 17 de la revue *Atala, Cultures et sciences humaines*.

Après avoir examiné les problèmes généraux que pose en soi l'acte de périodisation, l'accent sera mis sur les principales critiques qui lui ont été faites avant d'exposer quelques-uns des questionnements récents auxquels il a été confronté.

Ce que périodiser veut dire

La période

Périodiser, c'est découper le temps en segments. Toute séquence temporelle ne constitue pas pour autant une période. Le terme suppose

2. PROST Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 115.

3. *Ibid.*, p. 116.

4. « Les faits historiques ne s'organisent pas par périodes et par peuples, mais par notions, ils n'ont pas à être replacés en leur temps, mais sous leur concept. » (VEYNE Paul, *L'inventaire des différences*, Paris, Le Seuil, p. 49).

une certaine durée. À défaut, il est concurrencé par des mots évoquant des épisodes plus brefs – l'événement, le moment – ou plus amples – l'ère –, sans que toutefois l'échelle de temps applicable à la période puisse être clairement définie. Ce flou relatif en fait un cadre souple, susceptible d'être lui-même découpé, notamment en sous-périodes.

Une période ne se conçoit qu'inscrite dans une déclinaison plurielle. Elle se définit notamment par la relation qu'elle entretient avec les périodes qui l'encadrent. Le postulat de la périodisation implique que chaque segment de la séquence constituée possède des caractères propres, réductibles à la même grille d'analyse. Ainsi, la constitution d'une période met en évidence que la simultanéité dans le temps n'est pas qu'une juxtaposition accidentelle, mais une relation entre des faits d'ordres divers appartenant à un ensemble relativement cohérent. Si chacune de ces périodes est perçue comme autonome, simplement différenciée, le découpage peut être considéré comme une simple juxtaposition. Dans ce cas, le passage d'une période à l'autre, souvent rapide, traduit simplement une forme de discontinuité. Cependant, le plus souvent, les périodes sont envisagées dans une relation dynamique où leur succession met en évidence les liens qu'elles entretiennent, permettant ainsi de penser tout à la fois la continuité et la rupture.

L'agencement constitué par l'historien n'est donc pas fortuit. Il constitue en fait la réponse ayant semblé la plus pertinente au(x) problème(s) qu'il avait posé(s). La détermination d'une périodisation ressort donc des hypothèses de travail. Dans l'organisation de cette réponse, la définition même de l'objet étudié constitue une variable importante de la périodisation obtenue : ainsi en va-t-il par exemple de la périodisation d'objets aussi différents que la guerre froide⁵ ou l'historiographie⁶. La périodisation résulte donc d'une opération de définition, de sélection, de hiérarchisation qui conduit à retenir les éléments qui apparaissent comme les plus significatifs afin de déterminer les caractéristiques de chaque période. Un choix qui doit être justifié et interdit de considérer la périodisation comme arbitraire (ce qui ne signifie pas qu'elle ne puisse pas être contestée).

La période est bien le fruit du savoir-faire de l'historien. Celui-ci doit se garder d'une histoire sélective, ne retenant que les données conformes au modèle interprétatif qu'il a fait sien, créant ainsi un sentiment d'inévitabilité, occultant les potentialités, ne restituant pas au passé l'incertitude de l'avenir. Il doit envisager un certain degré de généralisation et donc renoncer au détail, accepter les écarts.

5. Voir l'article de Pierre Grosser, dans ce même volume.

6. Voir l'article de Christian Delacroix, dans ce même volume.

La période, en ses limites

Périodiser nécessite de choisir des bornes. Celles qui sont placées aux extrémités de la période étudiée définissent le cadre général de l'étude et conditionnent parfois l'interprétation que l'on fait de son objet (ainsi par exemple de la Révolution française). Leur pertinence constitue un des éléments-clés de l'opération de périodisation. Des bornes intermédiaires déterminent les différentes étapes du processus étudié. Elles indiquent, par leur positionnement, le rythme des évolutions. Elles caractérisent, par leur type et par leur durée, la nature de ces changements. Ces bornes à double face s'inscrivent dans une phase terminale dans un cas, dans un commencement dans l'autre. Ce n'est pas sans incidence sur le regard qu'on porte, de part et d'autre de cette limite, sur le sens de la césure elle-même et sur l'interprétation des dynamiques qui se déploient en son amont et en son aval.

Chaque historien est ainsi amené à créer sa propre périodisation, adaptée aux objets dont il se saisit. Le cadre chronologique général de l'étude, souvent déterminé en amont de la recherche, est ensuite parfois infléchi ou redéfini. Sur sa détermination pèse une série de contraintes dont la moindre n'est pas l'existence d'un réseau préexistant de périodes et de périodisations qui créent un maillage du temps dont il est parfois difficile de se départir. Contraintes physiques, la capacité de travail de l'historien, le temps dont il dispose, constituent aussi des facteurs qui le conduisent parfois à limiter le champ chronologique de ses investigations. L'existence d'un corpus documentaire peut également constituer un élément déterminant. Par ailleurs, certaines sources disponibles peuvent induire par leur construction, non seulement un cadre général, mais aussi des découpages dont les historiens peinent à se défaire, comme le montre le cas de l'histoire biblique⁷. Les conditions de production des sources ainsi que les aléas de leur conservation et de leur transmission tiennent donc parfois un rôle considérable dans la genèse des opérations de périodisation.

Les bornes ne constituent pas toujours des limites franches. Elles peuvent refléter des articulations progressives et se déployer en conséquence dans des durées plus longues, plus diffuses. Qu'elles s'étendent encore, mordent sur les marges d'amont et/ou d'aval, et, de moment-charnière, elles peuvent même dans quelques cas finir par acquérir des caractéristiques propres et être constituées à leur tour en période, comme ce fut le cas pour la Protohistoire, l'Antiquité tardive ou la Renaissance. Leur autonomie n'est cependant pas toujours reconnue⁸.

7. Voir l'article de Thomas Römer, dans ce même volume.

8. Reinhart Koselleck a proposé une solution originale, à propos de la séquence 1750-1848, en utilisant la notion de *Sattelzeit* pour évoquer une « période charnière », ayant conscience de sa nature de transition.

Souvent pourtant, la tentation de la rupture nette l'emporte : le choix d'une année apparaît comme un compromis acceptable, laissant un peu de jeu, évitant aussi des formulations trop longues. Ce goût pour la césure nette répond sans nul doute aussi à une dimension pratique, presque rassurante, à laquelle d'ailleurs les éditeurs sont souvent sensibles. Le long primat de l'histoire politique a certainement contribué à acclimater ce recours aux coupures franches. Le renforcement contemporain du rôle des États, l'utilisation de sources répondant à des cadres de classement politiques ont pu renforcer la tentation, au risque parfois d'entraîner le choix de cadres inadaptés. Le domaine du politique n'a cependant pas le monopole de la rupture : une crise économique, le début ou la fin d'un conflit constituent de fréquentes alternatives. Non sans raisons. Un changement de régime, une crise économique, une guerre ont des effets englobants.

L'élargissement du territoire de l'historien, donnant une place nouvelle à l'histoire sociale ou culturelle, domaines où les transformations sont plus lentes, a toutefois favorisé la remise en cause des scissions chronologiques précisément datées. Il reste cependant rare que les périodisations optent pour des transitions longues, voire pour un tuilage des périodes. C'est que les dates qui sont retenues pour dire les ruptures sont en fait souvent des dates symboles. 1492 en constitue un exemple emblématique. La borne constitue en effet moins le moment du changement que les potentialités qu'il évoque. Bartolomé et Lucile Bennassar ont rappelé que 1492 était une fausse rupture : le « temps vécu » par les contemporains – qui avaient bien d'autres préoccupations – est alors occulté par le « temps recréé⁹ ». Pour ces auteurs, la véritable rupture intervient dans les années 1520. Retenir des dates symboles ? Pourquoi pas, à condition de s'assurer qu'elles sont bien comprises ainsi. Reste que leur choix n'est pas neutre. 1492 relègue au second plan les explorations portugaises sur le littoral africain et, plus généralement, les autres dynamiques d'exploration dans lesquelles la traversée atlantique s'insère. De la même manière, si l'on suit Jérôme Baschet, la conquête de l'Amérique s'inscrit aussi bien dans la dynamique médiévale de la *Reconquista*¹⁰.

Le choix des mots qui définissent la bascule apparaît aussi comme un enjeu de première importance. Ils caractérisent en effet la coupure, son rythme, son intensité, sa nature : ils sont interprétation. Révolution, crise,

9. BENNASSAR Bartolomé et Lucile, *1492, Un monde nouveau ?*, Paris, Perrin, 1991, p. 11.

10. BASCHET Jérôme, *La civilisation féodale, de l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Aubier, 2004.

mutation, transition¹¹... n'évoquent pas les mêmes mécanismes. La relecture d'un processus passe souvent par le réexamen de ses bornes. Parler de « mutation féodale »¹² plutôt que de « révolution féodale » revient à opter pour une lecture différente des changements intervenant autour de l'an mil, notamment de leur degré d'enracinement dans la période qui précède et donc de leur durée.

Les mots utilisés pour dire les césures ont un usage souvent mal codifié. Leur sens a en effet pu varier au fil du temps et la multiplication des champs auxquels ils ont été appliqués a pu favoriser leurs variations sémantiques. Ainsi en va-t-il par exemple du terme « révolution ». Derrière l'idée commune d'une transformation radicale, des processus très différents peuvent se déployer. La révolution peut être une mutation rapide, violente, spectaculaire, dramatique, où les dimensions politiques et idéologiques sont centrales et où l'événement joue un rôle clé. Elle peut aussi être entendue comme un processus très progressif de passage d'une structure à une autre, comme dans les domaines démographiques, agricoles, scientifiques, etc. où une suite d'événements répétés font souvent davantage sens que des événements précis. On sait le succès de la notion de « révolution industrielle », mais aussi la remise en cause de sa généralisation au profit de l'idée d'une « industrialisation sans révolution »¹³. Plus étendue encore dans le temps, la révolution peut signifier un changement systémique de très grande ampleur comme dans le cas de la révolution néolithique¹⁴. On ne s'étonnera pas dès lors que les mots qui disent la césure soient souvent complétés par un adjectif qui en suggère la spécificité¹⁵. Cependant, l'élargissement des usages sociaux des mots peut aussi compliquer leur emploi. Ainsi, la crise contemporaine semble aujourd'hui se diluer et en vient à exprimer non plus un temps de rupture, mais au contraire un nouvel état¹⁶.

La période, en ses limites, ne saurait s'entendre au seul sens chronologique. Définir une période nécessite que l'on circoncrive l'espace auquel elle s'applique, ce qui ne va pas toujours sans difficulté. Cet espace est parfois clairement délimité, notamment lorsqu'il s'agit d'un cadre politique ou administratif stabilisé. Mais ce n'est pas toujours le cas. Les limites des espaces auxquels la périodisation s'applique peuvent varier avec le temps.

11. Voir la mise au point de Marc Bergère, dans ce même volume.

12. Voir la mise au point de Florian Mazel, dans ce même volume.

13. Voir la mise au point de Patrick Verley, dans ce même volume.

14. Voir la mise au point de Grégor Marchand, dans ce même volume.

15. Voir « Dire la césure », dans ce même volume.

16. Voir la mise au point de Myriam Revault d'Allonnes, dans ce même volume.

L'Antiquité, si on la rapporte par convention aux premières cultures utilisant l'écriture, voit ainsi son champ géographique d'application s'étendre au fur et à mesure de la diffusion de l'écriture. De même, la périodisation de l'histoire d'un pays peut varier selon que l'on s'attache à son histoire dans les frontières contemporaines de l'étude ou bien à son évolution dans le cadre de ses acceptions passées. Par ailleurs, un même objet n'est pas toujours étudié dans les mêmes limites, ce qui peut être à l'origine de bien des malentendus, comme le note par exemple Hervé Inglebert à propos de l'Antiquité tardive¹⁷. La définition de l'objet de l'étude et de l'espace qu'on y rattache s'avère donc primordiale.

Chrononymes

Les périodes reçoivent le plus souvent une étiquette ; un acte d'une grande importance puisqu'il concentre l'image, guide la lecture, conditionne parfois même le succès d'une période.

Paul Bacot, Laurent Douzou et Jean-Paul Honoré ont proposé d'appliquer le terme de chrononyme à « une expression, simple ou complexe, servant à désigner en propre une portion de temps que la communauté sociale appréhende, singularise, associe à des actes censés lui donner une cohérence, ce qui s'accompagne du besoin de la nommer¹⁸ ». Le mode de construction des chrononymes est variable. Ils se présentent souvent comme des syntagmes nominaux (*la Belle Époque*). Ils sont parfois simplement construits par l'association au terme « période » ou « époque » d'une caractéristique artistique, archéologique, culturelle (périodes *archaïque*, *classique* ou *hellénistique* de la Grèce antique ; périodes *romane*, *gothique*). Ils peuvent aussi être élaborés à partir d'un mot du lexique calendaire suivi d'un terme se référant à un personnage (*le siècle de Louis XIV*), à une dynastie (*le siècle des Antonins*) ou à un élément supposé signifiant (*le siècle des Lumières*, *les Années folles*). D'autres sont constitués par ouverture ou fermeture à partir d'un événement (*l'Avant-guerre*), d'un personnage marquant (*l'Après-De Gaulle...*). D'autres enfin sont, à l'origine, des noms communs dont le signifié n'incorporait pas la notion de périodisation, et qui sont devenus des chrononymes par appropriation d'une référence temporelle stabilisée (*la Renaissance*). L'adjectif « bas », victime d'une connotation péjorative, tend à être remplacé par « tardif » (*le bas Moyen Âge* devient *le Moyen Âge tardif*).

17. Voir l'article d'Hervé Inglebert, dans ce même volume.

18. BACOT Paul, DOUZOU Laurent et HONORÉ Jean-Paul, « Chrononymes. La politisation du temps », *Mots. Les langages du politique*, 87, 2008, p. 12.

Leur usage ne va pas sans quelques difficultés. Leurs limites ne sont pas toujours clairement définies. Cette imprécision peut conduire à des remises en cause comme en atteste le succès, pour la période qui suit la Première Guerre mondiale, de la notion de « sorties de guerre » aux temporalités emboîtées selon les problèmes abordés et qui vient se substituer à l'idée d'un « après-guerre ». La concision qui caractérise les chrononymes leur donne un caractère éminemment réducteur. Cette brièveté peut constituer parfois une source de confusion, comme l'illustrent les sens multiples accordés au vocable « Ancien Régime »¹⁹, d'autant que la transposition de certains chrononymes dans des langues différentes peut ne pas recouvrir les mêmes réalités du fait des filtres culturels, linguistiques et idéologiques²⁰.

Les chrononymes reflètent les conceptions qui ont présidé à leur élaboration : l'enracinement dans l'espace national, les jugements de valeur, la place des individus ou des grandes familles... autant de choix qui peuvent constituer des enjeux forts. Si certains de ces repères conventionnels n'ont qu'un usage éphémère, d'autres investissent la mémoire collective, souvent par le biais de l'école et alimentent les imaginaires sociaux. Le succès de l'expression « Siècle de Périclès » fait perdurer l'idée que l'on se faisait du rôle des individus dans l'histoire, mais témoigne aussi de l'image que l'on voulait associer au V^e siècle grec, éclairé, beau, bâtisseur, dominateur. Le temps des « Grandes Découvertes » laisse entendre que le monde ne peut se penser que depuis l'Europe. En Argentine, les partisans du général Perón ont imposé la dénomination « *década infame* » pour désigner les années 1930-1943 qui ont précédé le premier exercice du pouvoir du leader populiste afin, par contraste, de présenter le régime de Perón comme un âge d'or²¹. L'instabilité des chrononymes est parfois le reflet de la permanence des controverses qu'ils suscitent, comme c'est le cas pour la période 1931-1945 au Japon²². On comprend que l'on puisse affirmer que « les chrononymes sont les outils par excellence de la politisation du temps²³ ». Il convient donc, dans tous les cas, d'interroger leur mode de formation. L'expression « Trente Glorieuses », forgée par l'économiste Jean Fourastié en 1979, a constitué les années 1945-1975

19. CHRISTIN Olivier, « Ancien Régime. Pour une approche comparatiste du vocabulaire historiographique », *ibid.*, p. 13-25.

20. CHRISTIN Olivier, « Ancien Régime », dans CHRISTIN Olivier (dir.), *Dictionnaire des concepts nomades*, Paris, Métailié, 2010, p. 51-64.

21. SOMMERER Erwan, « Une démocratie illégitime. La *década infame* dans le discours populiste argentin », *Mots. Les langages du politique*, 87, 2008, p. 27-41.

22. LAVELLE Pierre, « Chrononymes japonais », *ibid.*, p. 71-84.

23. BACOT Paul, DOUZOU Laurent et HONORÉ Jean-Paul, « Chrononymes... », art. cité, p. 12.

en une période unifiée. Pourtant, selon Rémy Pawin, sa consécration semble avoir exprimé avant tout une forme de nostalgie propre aux années 1980 qui a conduit à homogénéiser indûment une époque désuète²⁴. Mais l'expression a fait mouche et risque d'être difficile à déraciner.

Si la périodisation constitue un élément essentiel de la boîte à outils de l'historien, elle n'est donc en rien un acte simplement descriptif. Elle apparaît bien comme une construction, non sans un paradoxe apparent puisqu'elle conduit l'historien, spécialiste du changement, à constituer des hypothèses d'intemporalité partielle, à figer les évolutions, presque à suspendre le temps. Ce faisant, l'historien semble renoncer à l'inextricable imbrication des faits. Suspendant les évolutions, homogénéisant des processus disparates, l'acte même de périodiser a été l'objet d'importantes remises en cause.

La périodisation au fil de la critique

Périodiser des évolutions lentes

À partir de la fin des années 1950, les critiques proviennent notamment de certains anthropologues portés par la vague du structuralisme et emmenés par Claude Lévi-Strauss²⁵. Ils reprochent aux historiens de ne s'intéresser qu'au contingent, à l'individuel, à l'accidentel, soit aux dimensions superficielles du fonctionnement des sociétés quand les anthropologues, s'attachant aux invariants, au collectif, mettraient, eux, en évidence les fondements réels et déterminants de leur organisation, ouvrant la voie à de possibles modélisations. De ce point de vue, périodiser consiste donc à privilégier le changement et conduit à occulter ce qui est structurant.

Au même moment, pourtant, Fernand Braudel, interroge les rythmes du changement et élabore un modèle de tripartition des temporalités qui, aux côtés du temps court, de l'événement, de « l'agitation de surface²⁶ », ainsi que du temps moyen des cycles économiques, de la conjoncture, fait la part belle au temps long des structures, cherchant à capter les composantes dites profondes des faits sociaux. Dans son sillage, de nombreux historiens affirment, pour un temps, le primat de ces structures, transformant en objets d'études privilégiés les cadres géographique et matériel,

24. PAWIN Rémy, « Retour sur les "Trente Glorieuses" et la périodisation du second XX^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 60-1, 2013, p. 155-175.

25. LÉVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.

26. BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949, tome 1, p. 13.

les réalités biologiques, les mentalités. Or, la structure est « une réalité que le temps use mal et véhicule longtemps²⁷ » et qui semble donc peu se prêter à des opérations de découpage. Comment dès lors trouver des césures au sein de cadres stables, d'activités au caractère monotone, répétitif ?

En fait, la longue durée ne constitue pas un obstacle aux opérations de périodisation. Fernand Braudel met en avant, non des durées, plus ou moins longues, mais des rythmes plus ou moins rapides. Les structures ne sont donc pas immuables et sont le plus souvent étudiées par le biais de systèmes, certes stables dans un cadre pluriséculaire, mais susceptibles de s'effacer sous l'impulsion d'innovations transcendant les anciennes contraintes. La succession des systèmes scande ainsi une nouvelle périodisation dont les bascules, qualifiées de révolutions, sont cependant souvent considérées comme des processus très progressifs.

La prise en compte de la conjoncture permet par ailleurs de réintroduire du mouvement au sein des structures, de redonner place à la vie aussi. Les fluctuations sont le plus souvent appréhendées sous la forme d'oscillations cycliques, très prisées des historiens de l'économie et du social et dont les modèles sont empruntés aux économistes. Ces cycles, par leur amplitude variable, permettent de mettre en évidence d'autres découpages dont les ruptures apparaissent réversibles : le temps court de cycles décennaux marqués par les convulsions des crises, le temps moyen de l'intercycle, le temps séculaire des phases A (croissance) et B (récession). Certaines ruptures sont même modélisées, comme la crise économique d'Ancien Régime²⁸. Cette périodisation est certes d'une autre nature. Elle se réduit souvent à la mesure, sollicitant des sources inédites ou renouvelées, renonçant au récit continu. L'événement n'y fait sens que dans une série. Le rythme, en apparence, résulte de données statistiques et ne semble plus être qu'indirectement défini par l'historien. Celui-ci pourtant, choisit ce qu'il mesure et détermine les opérations pour le faire.

L'attention portée au temps long et aux processus lents n'empêche donc pas les opérations de périodisation, étendues en fait à de nouveaux objets, d'autant que la plupart des historiens ont été soucieux d'articuler les différents temps de l'histoire.

27. BRAUDEL Fernand, « Histoire et Sciences sociales : la longue durée », *Annales ESC*, 13-4, 1958, p. 731.

28. LABROUSSE Ernest, « La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution », *Annales ESC*, 1-1, 1946, p. 51-55.

Périodiser des processus aux rythmes variables

La pertinence de la périodisation s'est par ailleurs très vite heurtée à la question de la diversité des phénomènes qu'elle prétendait englober. Les interpellations sont venues, notamment à partir des années 1960, de philosophes, au premier rang desquels figurent Louis Althusser et Michel Foucault²⁹. L'existence de décalages observables au sein d'une période supposée homogène remettait particulièrement en cause l'acte de la périodisation.

Ces décalages étaient pour partie liés à la diversité des processus dont les temporalités étaient différentes. La difficulté n'avait pas échappé aux historiens³⁰. Le découpage traditionnel en champs d'étude spécifiques, pouvant être spécialisés presque à l'infini, facilitait certes la construction de périodes plus homogènes, mais la question de leur articulation avec une périodisation d'ensemble demeurait posée. Ce n'est pas là le moindre des casse-tête de l'historien – ou de l'étudiant – à la recherche d'un plan articulant évolutions thématiques et mouvement d'ensemble. Si les histoires thématiques se sont multipliées, il est plus rare qu'elles aient été conduites en parallèle, dans le cadre d'un projet englobant. Cette expérience a été tentée dans une originale *Histoire de France* dirigée par André Burguière et Jean-François Revel³¹. Les auteurs, partant de ce qui dans le présent fondait l'originalité française, y abordent les thèmes retenus³² comme autant d'histoires, dans leurs durées et leurs rythmes propres. Leur entrelacement devient une tentative de se « confronter résolument, à l'enchevêtrement des évolutions, aux décalages, aux continuités et aux cassures qui constituent le temps social³³ ».

L'entrelacement de multiples rapports au temps constitue un autre type de décalage. Dès 1935, le philosophe marxiste Ernst Bloch avait mis en évidence, à propos de l'Allemagne des années 1920, la cohabitation de formes sociales et culturelles anciennes et nouvelles³⁴. L'historien allemand Reinhart Koselleck, en abordant la question sous un angle plus conceptuel, a contribué à la diffusion de la notion de « contemporanéité

29. Voir LEDUC Jean, *Les historiens et le temps*, Paris, Le Seuil, 1999 ; LEDUC Jean, « Synchronie, diachronie », dans DELACROIX Christian et al. (dir.), *Historiographies. Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, tome 2, p. 894-901.

30. Marc Bloch le notait déjà dans *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1952 (1^{re} éd. 1949), p. 93-94.

31. BURGUIÈRE André et REVEL Jean-François (dir.), *Histoire de la France*, Paris, Le Seuil, 1989-1993.

32. « L'espace », « L'État et les pouvoirs », « L'État et les conflits », « Les formes de la culture ».

33. BURGUIÈRE André et REVEL Jean-François (dir.), *L'espace français (Histoire de la France, tome 1)*, Paris, Le Seuil, 1989, p. 19.

34. BLOCH Ernst, *Héritage de ce temps*, trad. fr. Paris, Payot, 1978 (1^{re} éd. 1935).

du non-contemporain »³⁵. Celle-ci rappelle qu'à un même moment, les acteurs sociaux ne sont pas présents de la même façon dans l'histoire en train de se faire. Coexistent en effet des pratiques, des perceptions ancrées dans le passé, quand d'autres sont davantage ouvertes aux changements. Bien que contemporaines, ces expériences sont en fait décalées, reflétant des spécificités générationnelles, sociales, géographiques. L'histoire culturelle et l'histoire religieuse ont été particulièrement sensibles à ce phénomène.

Les historiens ont donc été amenés, sans renoncer au caractère intégrateur de la périodisation, à mieux prendre en compte, au sein de chaque période, la diversité des situations, des rythmes et la multiplicité des temps sociaux.

Des cadres hérités inadaptés ?

Contesté sur la pertinence de constituer des périodes alors que la réalité est fort complexe, l'historien l'est aussi parce qu'il inscrit sa pratique à l'intérieur de cadres hérités dont l'efficacité semble douteuse. Il use en effet de périodisations que l'usage semble avoir validées, et dont la fausse évidence conduit parfois à oublier la nature construite. Au premier rang de ces héritages viennent les quatre périodes académiques – l'Antiquité, le Moyen Âge, les Temps modernes, l'époque contemporaine – utilisées notamment dans de nombreux pays européens³⁶. Mais c'est le recours à une périodisation prenant appui sur les scansion du calendrier chrétien, et notamment le siècle, qui a paru le plus artificiel³⁷.

La coupure qui inaugure l'ère chrétienne n'a pas trouvé preneur comme rupture et le millénaire semble un instrument trop imprécis pour être signifiant. L'an mil, au fort pouvoir évocateur, a toutefois été utilisé comme repère pratique pour incarner plusieurs décennies de « révolution » puis de « mutation féodale ». En revanche, les siècles connaissent, depuis leur adoption massive par les historiens à partir du début du XIX^e siècle, un franc succès. Dépassant le plus souvent le strict cadre d'une période de cent ans encadrée par des millésimes à deux zéros³⁸ au profit d'un usage souple permettant un ajustement en amont et en aval,

35. KOSELLECK Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. fr. Paris, Éditions de l'EHESS, 1990 (1^{re} éd. 1979).

36. Voir l'article de Jean Leduc, dans ce même volume.

37. MILO Daniel, *Trahir le temps (histoire)*, Paris, Les Belles Lettres, 1990. Voir également les articles de Jean Leduc et de Patrick Boucheron dans ce même volume.

38. L'usage demeure parfois. Le site *Euratlas* propose, par exemple, des cartes de l'Europe aux millésimes ronds (*Euratlas*, [en ligne], <http://www.euratlas.net/history/europe/index.html> [consulté le 12 février 2014]).

dont l'extension semble difficilement dépasser la quinzaine d'années, ils constituent un élément essentiel de la périodisation historique. Tous ne se déclinent cependant pas au singulier avec la même intensité, et à l'exception de quelques temps forts, les plus récents sont plus fréquemment individualisés³⁹. Un rythme souple, approximativement séculaire peut – pourquoi pas – sembler une échelle pertinente pour appréhender des changements significatifs⁴⁰. Rien ne s'oppose à l'opération et il semble toujours pouvoir se trouver des grands moments de bascule de part et d'autre d'un changement de siècle. La définition en cours des bornes du XX^e siècle constitue un bon éclairage de ces mécanismes. Nul ne sait si le court XX^e siècle (1914-1991) d'Éric Hobsbawm⁴¹ est appelé à durer. D'ailleurs, le dixième anniversaire des attentats du 11 septembre 2001 a été l'occasion de proposer cette date comme fin du « siècle américain ». Fabrice d'Almeida avait déjà exploré de multiples tournants pour achever le XX^e siècle dans un ouvrage au titre évocateur : *Brève histoire du XXI^e siècle*⁴². On peut néanmoins se demander s'il est pertinent de chercher des bornes de part et d'autre de ces tournants. Daniel Milo s'interroge ainsi sur le sens qu'auraient pris des siècles inaugurés par l'année de la Passion du Christ plutôt que par celle de son incarnation. Le décalage de trente-trois ans qui en résulte ouvre la voie à des siècles bien différents, structurés par de nouveaux mouvements⁴³.

On sent bien toutefois, combien, malgré les critiques, il est difficile de renoncer à l'usage d'un langage commun qui assure le pont entre les générations en donnant à tous des repères communs. Pourtant, ces découpages ne sont pas sacralisés. Ils sont l'objet d'interrogations permanentes⁴⁴.

Au risque de la modélisation

Le travail de périodisation a longtemps été conduit dans une perspective téléologique, cherchant dans l'après la raison de l'avant. Ces périodisations sont en effet guidées par l'idée que l'histoire a un sens. S'y appliquent donc des modèles d'interprétation de l'évolution des sociétés,

39. On notera que seul le XX^e siècle a parfois été découpé intégralement en décennies : voir par exemple la série « Une autre histoire du XX^e siècle », parue aux éditions Gallimard en 1999.

40. Le siècle semble ainsi correspondre à la capacité individuelle à s'inscrire dans un temps concret, celui de trois ou quatre générations.

41. HOBBSAWM Éric, *L'âge des extrêmes. Le court XX^e siècle, 1914-1991*, trad. fr. Bruxelles, Paris, Complexe, Le Monde diplomatique, 1999 (1^{re} éd. 1994).

42. D'ALMEIDA Fabrice, *Brève histoire du XXI^e siècle*, Paris, Perrin, 2007.

43. MILO Daniel, *Trahir le temps...*, op. cit., p. 17-28.

44. Voir par exemple l'appel à contributions « Le siècle a-t-il un avenir ? », *EspacesTemps.net*, 2013, [en ligne], <http://www.espacestemp.net/articles/le-siecle-a-t-il-un-avenir/> (consulté le 3 mai 2014).

dont les séquences sont conditionnées par la relation qu'elles entretiennent avec une fin attendue, vers laquelle elles constituent autant d'étapes. Descendantes, depuis un âge d'or révolu, ou ascendantes, guidées par des dynamiques d'espoir, ces périodisations constituent donc des grilles d'analyse préconçues, applicables à l'ensemble du monde (au prix parfois de décalages temporels). Elles interprètent le passé, le présent mais aussi, particularité, l'avenir de l'humanité. Leur forte charge idéologique fait que la justification des choix est moins à chercher dans le passé observé que dans le présent de l'observation.

De tous ces modèles, celui qui a le plus influé sur la construction de l'histoire au XX^e siècle est sans conteste le modèle marxiste, plus précisément le matérialisme historique. Il a en effet inspiré, au prix d'interprétations souvent réductrices, une scansion du temps en fonction de l'évolution des modes de production – esclavagiste, féodal, capitaliste, socialiste, avant d'arriver un jour au stade final du communisme – et d'un mode de passage d'une période à l'autre –, la révolution – qui a profondément marqué l'analyse historique. Ce modèle, considéré comme universel, était néanmoins modulable : son application pouvait être décalée dans le temps et rien n'interdisait d'en accélérer les étapes, en passant à l'action ou en revisitant les interprétations anciennes. Ces périodisations ont pu aussi faire l'objet de véritables manipulations. Les pouvoirs totalitaires communistes, afin de légitimer les actes de leurs dirigeants, ont actualisé les analyses sur le passé en fonction des impératifs du présent. Des périodisations programmatiques d'inspiration libérale ont également vu le jour, comme le modèle des étapes de la croissance économique de Walt Whitman Rostow⁴⁵, constitué en cinq étapes, allant de la société traditionnelle à celle de la consommation de masse. Si son succès fut grand comme modèle interprétatif, il ne servit guère toutefois à écrire l'histoire, mais fut surtout utilisé pour analyser la situation du monde contemporain ; son troisième stade, le *take off* (le décollage) connut un grand succès. Le reflux des grands modes d'intelligibilité des sociétés à partir des années 1980 et la méfiance accrue à l'égard des périodisations normatives ont conduit à une très forte prise de distance avec ces modèles.

À l'inverse, le poids des traditions historiographiques nationales reste très prégnant dans la définition des périodes. Les contraintes qu'elles font peser sont certes bien moins fortes que celles des modèles téléologiques, mais elles constituent malgré tout un cadre aux implications multiples.

45. ROSTOW Walt Whitman, *Les étapes de la croissance économique*, trad. fr. Paris, Le Seuil, 1962 (1^{re} éd. 1960). Cet ouvrage a paru initialement sous le titre significatif *The Stages of Economic Growth. A Non-Communist Manifesto*.

Le cas de l'histoire contemporaine, que l'on fait débiter à des moments très variables, apparaît emblématique. L'exemple français peut paraître singulier. L'année qui ouvre la période contemporaine y est liée à un événement de l'histoire nationale, mais l'impact de l'événement a conduit parfois à en faire une rupture universelle⁴⁶. De fait, quelques pays, comme l'Espagne, ont retenu cette date. En revanche, dans le monde anglo-saxon, le XIX^e siècle est solidement inséré dans la *Late Modern History*, alors que la *Contemporary History*, constituée dans les années 1980, est plutôt inaugurée par la guerre, ne commençant qu'en 1945, une limite parfois remontée en 1914 voire à la fin du XIX^e siècle, afin de bénéficier d'une meilleure mise en perspective. En Allemagne, la *Zeitgeschichte* s'enracine également dans le XX^e siècle, mais la recherche critique, longtemps marquée par les cheminements de la conscience collective nationale après la tragédie du nazisme, repousse vers l'aval le début d'une histoire contemporaine qui tend à se confondre avec l'histoire du temps présent⁴⁷. Le cas italien se caractérise quant à lui par une tension entre deux points dont le télescopage constitue un élément important de la conscience historique des Italiens d'aujourd'hui : le *Risorgimento* et la chute du fascisme⁴⁸.

Si les modèles téléologiques ont le plus souvent été abandonnés, le poids des cadres historiographiques nationaux reste encore déterminant dans le découpage, mais aussi la manière de concevoir les périodes. Les implications en sont considérables puisqu'elles concernent non seulement les objets de recherche, mais aussi l'organisation de la profession et la structure des enseignements.

Renouvellements de la périodisation : quelques pistes

La transmission de l'histoire

Périodiser n'est pas sans impact sur la manière de restituer l'histoire, que ce soit pour la publication d'un travail de recherche ou dans un cadre didactique.

Notons tout d'abord que la périodisation n'est pas toujours sans influence sur la dimension formelle de la restitution, notamment dans

46. RÉMOND René, « L'histoire contemporaine », dans BÉDARIDA François (dir.), *L'histoire et le métier d'historien en France 1945-1995*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme (MSH), 1995, p. 247-251.

47. Voir l'article d'Emmanuel Droit, dans ce même volume.

48. ZAZZARA Gilda, « Histoire contemporaine », dans CHRISTIN Olivier (dir.), *Dictionnaire des concepts...*, op. cit., p. 203-217.

sa dimension rhétorique. Le souci de l'équilibre des parties peut orienter les découpages. Le choix d'une structure ternaire s'ancre quant à lui dans d'anciennes traditions qui ne puisent pas aux seules habitudes de la dissertation. Le recours à un schéma tripartite s'affirme à partir du XVI^e siècle. Son usage est parfois renforcé par la tentation du recours au modèle généalogique « causes/événements/conséquences », au risque de donner le sentiment d'une certaine inéluctabilité des enchaînements. Ce rythme ternaire peut être aussi conforté par une approche organiciste des processus, pensés en termes de naissance/croissance, maturité/apogée, vieillesse/déclin, occultant parfois des cheminements plus complexes.

Le caractère souvent fortement rhétorique de la périodisation, s'ajoutant aux remarques sur le caractère artificiel des généralisations qu'elle amenait à produire, a rendu l'acte de périodisation particulièrement sensible aux critiques qui ont dénoncé, à partir du début des années 1970, l'écart entre le passé et sa construction narrative. Les historiens ont certes réaffirmé la valeur de leurs opérations et de leurs techniques pour produire un savoir validé, mais l'opération de périodisation sortait fragilisée de cet épisode. Dans le même temps, d'importants bouleversements historiographiques déplaçaient les problématiques de l'histoire économique et sociale vers l'histoire culturelle, de l'histoire structurelle vers l'histoire des acteurs, de l'histoire politique vers la socio-histoire. Les approches collectives laissaient la place à l'étude de parcours plus individualisés. Un regard nouveau se portait sur l'événement, perçu comme reflet de la totalité d'un système social. Ces évolutions, favorisant les approches thématiques ou les études de cas, conduisaient souvent à adopter des formes de restitution ne recourant pas à la périodisation.

Le souci de renouvellement des formes d'écriture de l'histoire a eu les mêmes conséquences. Inspirés par les nouvelles formes du roman ou par les modes narratifs du cinéma contemporain, des historiens ont expérimenté d'autres modes de restitution, parfois extrêmement inventifs, à l'exemple d'Ivan Jablonka⁴⁹ qui multiplie les croisements narratifs. Partir d'un détail, saisir des moments, insérer des ellipses, effectuer un flash-back : en faisant s'articuler, par des allers-retours dans le temps – et des voyages dans l'espace – des histoires différentes qui s'éclairent mutuellement, ces récits font l'économie de la continuité des faits qu'il appartient au lecteur de reconstruire ensuite. L'accent est mis sur le parcours de celui qui construit, mettant fin à ce qui avait été une longue tradition d'occultation du narrateur. La frontière avec l'histoire

49. JABLONKA Ivan, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus. Une enquête*, Paris, Le Seuil, 2012.

se brouille aussi quand les formes d'écriture jouent avec la fiction, le presque vrai, le possible. À abandonner le déroulement chronologique, on renonce à la périodisation⁵⁰. La tentation d'une histoire régressive aboutit au même résultat.

Le recours à la périodisation n'a bien entendu pas disparu. Elle a continué à être articulée à d'autres formes de présentation (tableau, approche thématique⁵¹...) et a même été favorisée par certaines évolutions récentes comme la volonté de revenir à la synthèse. Elle a été mise au service de nouvelles approches, venant par exemple éclairer les étapes de la construction sociale de l'événement ou scander celles de la construction de l'omniprésent thème de la mémoire. Enfin, elle est restée un instrument incontournable de la culture éditoriale⁵² et scolaire, même si elle a pu parfois sembler être chahutée par les nouveaux programmes⁵³.

La dimension didactique de la périodisation semble la moins contestée. Le recours à des périodes consacrées constitue en effet un facteur structurant, un de ces repères communs qui facilitent l'élaboration d'une culture collective, au même titre que certains repères chronologiques ou éléments patrimoniaux. Le caractère simplificateur de la période y semble plus acceptable. Mieux encore, il apparaît comme nécessaire, parce qu'il constitue un élément favorisant tout autant la mémorisation que la compréhension. Par ailleurs, le maintien de l'exercice de la composition ou de la dissertation comme mode d'évaluation des apprentissages historiques assure toujours à la périodisation une forte présence au stade de la formation. Enfin, les manuels scolaires constituent le support privilégié des frises chronologiques périodisées.

Les programmes scolaires s'inscrivent toujours dans le cadre d'une double démarche, à la fois linéaire, respectant globalement la succession chronologique des périodes étudiées, et « spiralaire », faisant se succéder l'étude des périodes à l'école élémentaire, au collège puis au lycée⁵⁴. Si l'histoire contemporaine y trouve une place privilégiée, l'attachement à l'étude de moments choisis dans toutes les périodes académiques demeure. Les nouveaux programmes de lycée⁵⁵ proposent cependant des approches

50. GRANGER Christophe, « L'imagination narrative, ou l'art de raconter des histoires », dans GRANGER Christophe (dir.), *À quoi pensent les historiens ? Faire de l'histoire au XXI^e siècle*, Paris, Éditions Autrement, 2013, p. 149-164.

51. Sur la diversité des formes de présentation, voir PROST Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*, op. cit., p. 237-262 et LEDUC Jean, *Les historiens et le temps*, op. cit., p. 279-293.

52. Voir les entretiens avec Joël Cornette et Jean-Louis Biget, ainsi qu'avec Johann Chapoutot, dans ce même volume.

53. Voir l'entretien avec Laurent Wirth, dans ce même volume.

54. Voir l'article de Patricia Legris, dans ce même volume.

55. Il s'agit des programmes applicables à partir de 2010.

souvent renouvelées, se focalisant sur des « moments », parfois sur l'événement, ou intègrent des approches thématiques qui bousculent à l'occasion la périodisation traditionnelle⁵⁶. Cela ne va pas toujours sans difficulté. La nécessité de mobiliser des faits sans en préciser l'environnement contextuel s'est parfois avérée déstabilisante. Les manuels scolaires ont souvent réintroduit chronologies et périodisations. Cet attachement aux périodes s'effectue parfois au risque de les faire apparaître comme un donné et non comme un construit. Le collège et le lycée peuvent néanmoins donner l'occasion de confronter les élèves aux mécanismes de construction de la périodisation, afin que soient mis en évidence la pluralité possible des périodisations d'un même objet, l'importance des jeux d'échelle temporels, le lien qui unit les périodes à une approche problématisée⁵⁷.

La frise chronologique constitue la forme la plus courante de la restitution graphique de la périodisation. Elle donne à voir l'échelle du temps, met en évidence les moments d'accélération, favorise la visualisation de correspondances, permet la comparaison. On peut s'étonner que les frises, essentiellement cantonnées dans les manuels scolaires, ne soient pas davantage utilisées et qu'elles n'aient pas fait l'objet de réflexions plus poussées⁵⁸. Les outils numériques devraient ouvrir de nouveaux horizons, en proposant des frises chronologiques interactives, des possibilités de changement d'échelle, des modes de représentation plus complexes permettant de mettre en évidence des formes de transitions plus élaborées, des jeux et des rejeux... Mais la recherche en ce domaine est encore balbutiante et ne saurait se passer d'une réflexion théorique préalable dans laquelle les historiens sont encore peu engagés⁵⁹. Il en va de même pour les cartes qui pourraient constituer de précieux auxiliaires à l'heure où l'enracinement géographique des périodisations est réaffirmé.

Périodiser à l'heure de la Global history

La place des historiens européens, puis occidentaux, dans la construction de la discipline historique fait que nombre des outils liés à l'acte de périodisation ont été créés dans un espace culturel spécifique. Les étapes de l'histoire du monde ont ainsi longtemps été construites en fonction d'une histoire particulière, de ses sources, des caractères supposés la déterminer.

56. Voir l'entretien avec Laurent Wirth, dans ce même volume.

57. Voir l'article de Yannick Mével, dans ce même volume.

58. Voir cependant GRAFTON Anthony et ROSENBERG Daniel, *Cartographie du temps. Des frises chronologiques aux nouvelles timelines*, trad. fr. Paris, Eyrolles, 2013 (1^{re} éd. 2010).

59. Voir l'article de Cécile Armand, dans ce même volume.

À partir du XVIII^e siècle, l'histoire du monde a été pensée en Europe comme une série d'étapes dont la dynamique était liée à l'idée de progrès, elle-même définie par des caractères associés aux progrès de la civilisation telle qu'elle était conçue par les Européens : les innovations scientifiques, techniques, artistiques, les avancées de la démocratie, la constitution des États-nations... Les ténèbres du Moyen Âge, suivis d'une Renaissance et de l'entrée dans les Temps modernes, illustraient cette dynamique engagée en Europe. Un tel regard devait s'avérer durable : s'y inséraient naturellement un siècle des Lumières, puis un siècle de l'industrialisation. Le XX^e siècle était certes le temps des doutes, mais il était aussi celui d'un développement sans précédent. La périodisation d'un temps ainsi orienté par le progrès conduisait à penser les sociétés du monde par le biais de leur positionnement dans une série d'étapes supposées s'enchaîner et auxquelles pouvaient être associées les notions d'avance et de retard, d'archaïsme et de modernité, ce qui alimenta longtemps les théories évolutionnistes et justifia plus longtemps encore la domination occidentale.

Une telle construction de l'histoire du monde a conduit à une périodisation sélective que la construction des programmes scolaires a longtemps illustrée. Pour l'Antiquité, elle faisait s'enchaîner des temps forts correspondant à autant de transferts de centralité, se rapprochant de plus en plus du cœur européen, proposant une histoire où chaque ensemble, toujours en relation avec l'Europe, occupait tour à tour le devant de l'histoire, disparaissait ensuite avant parfois de resurgir. Les civilisations du Proche et Moyen-Orient, la haute Antiquité égyptienne, les Hébreux, la Grèce puis Rome constituaient autant d'étapes au sein desquelles chaque période ne correspondait qu'à une région du monde, les zones « faibles » de l'histoire disparaissant dans les plis du temps. Il en résultait une bien étrange périodisation. À partir du Moyen Âge, les mondes extra-européens n'apparaissaient qu'à partir du moment où les Européens les « découvraient ».

Cette large occultation de l'histoire du reste du monde, qui ne s'écrivait qu'à l'aune de la rencontre puis à celle de la domination européenne, a longtemps structuré la production historique, concevant pour les territoires soumis à la domination européenne, une période précoloniale, uniquement définie par ce qui advient à sa fin et dépossédant donc les sociétés concernées de leur propre régime d'expérience du temps, les vouant à une sorte d'immobilisme que semblaient par ailleurs conforter les premiers travaux de l'ethnologie. Venait ensuite une période coloniale, attribuant aux seuls Européens la capacité à mettre en branle

l'histoire de ces sociétés qui tout naturellement entraînent dans une nouvelle phase, postcoloniale, quand le lien se distendait. Cette construction de l'histoire du monde à partir de l'Europe, est aussi marquée par l'usage extensif des grandes périodes académiques, appliquées à d'autres espaces, soit comme outil pour découper le temps, soit comme modèle d'analyse de sociétés extra-européennes. L'assimilation des périodes académiques au modèle de développement européen a été telle qu'elle a conduit, au début du XX^e siècle, l'historien japonais Hara Katsurô à appliquer la notion de Moyen Âge à un stade de l'histoire de son pays, afin de faire correspondre les grandes coupures de l'histoire occidentale avec celle de l'histoire japonaise et de mettre l'accent sur la similitude du développement historique en Occident et au Japon⁶⁰. En dehors de ce type de transposition à forte visée idéologique, alors que la simple extension géographique des périodes s'avère une démarche peu opératoire car, comme le formule Christian Grataloup, « les périodes sont des régions du Monde »⁶¹ et ne s'appliquent donc qu'à des espaces définis, il semble que, moyennant quelques précautions, la transposition analogique puisse parfois conserver une dimension heuristique, du fait des vertus d'une démarche comparative⁶².

La remise en cause de la domination de l'Occident, accentuée par la décolonisation, a aussi entraîné celle des modèles culturels qu'elle avait diffusés. On ne s'étonnera donc pas que, sous l'impulsion notamment des *Postcolonial studies*, les périodisations forgées par les Européens aient fait l'objet de vives remises en question. La mondialisation, le sentiment d'être dorénavant engagé dans une histoire à dimension planétaire, les reconfigurations géopolitiques qui en résultent, ont aussi conduit, dans le sillage d'une *Global history* en construction, à penser l'histoire du monde, notamment depuis le XVI^e siècle, comme une totalité organique et, sur le plus long terme, à être plus attentif aux connexions. De telles reconfigurations ne sont pas sans enjeux pour les opérations de périodisation.

L'anthropologue britannique Jack Goody conteste ainsi la séquence qui fait se succéder l'Antiquité, le féodalisme, puis le capitalisme⁶³. Elle conduit, selon lui, à construire une exception occidentale qui exclut l'Asie, alors que les similitudes l'emporteraient entre Orient et Occident jusqu'aux XVI^e-XVIII^e siècles. L'histoire serait ainsi lue de façon rétrospective, à la recherche des origines du « miracle européen ». La remise en cause

60. SOUYRI Pierre-François, *Histoire du Japon médiéval. Le monde à l'envers*, Paris, Tempus, 2013, p. 23-24.

61. Voir l'article de Christian Grataloup, dans ce même volume.

62. Voir l'article de Jean-Pierre Chrétien, dans ce même volume.

63. GOODY Jack, *Le vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, trad. fr. Paris, Gallimard, 2010 (1^{re} éd. 2006).

des périodisations traditionnelles est aussi venue des peuples autrefois dominés qui, revendiquant le droit d'élaborer leur propre histoire, ont nécessairement construit de nouvelles périodisations, plus attentives à leurs rythmes propres. Certaines approches avaient été constituées en contre-modèles, ainsi dans le monde islamo-arabe, où, selon Marc Ferro, l'histoire des sociétés s'était construite en fonction de « l'accomplissement de l'islam », la lutte pour l'émancipation constituant « le principe de la périodisation⁶⁴ ». C'est toutefois, le plus souvent, la simple réappropriation d'une histoire aussi guidée par ses pulsations propres, qui est mise en œuvre, même si elle peine encore parfois à trouver ses sources et ses historiens.

S'ouvre ainsi un vaste chantier, celui d'une histoire multipolaire qui revisiterait aussi la périodisation des relations entre sociétés, en prenant en compte cette fois les sources historiques extra-européennes, en construisant une histoire des rencontres « à parts égales »⁶⁵. Restituer aux sociétés leur individualité respective conduit alors à s'interroger sur les effets du télescopage des périodisations, des régimes d'historicité et sur leurs éventuels métissages. Au-delà, la prise en compte des connexions invite à dépasser les histoires parallèles pour constituer, au prix d'un changement d'échelle, de nouvelles périodisations, celles de systèmes-monde régionaux, comme l'océan Indien étudié par Philippe Beaujard⁶⁶. La voie s'ouvre ainsi à des périodisations comparées – privées cette fois de tout caractère déterministe – permettant d'explorer les différences et les résonances des configurations et des parcours des sociétés humaines. Peut-on aller jusqu'à périodiser l'histoire d'un monde connecté ou faut-il se contenter de mettre en synchronie l'histoire de vastes espaces ? Quelques rares tentatives de périodisation à l'échelle mondiale, déjà anciennes, n'ont reçu que peu d'écho du fait d'une modélisation trop normative⁶⁷. De nouvelles approches sont aujourd'hui tentées. Christian Grataloup s'interroge sur les voies d'une telle montée en généralité, qui articulerait des histoires propres et leur insertion dans une histoire collective⁶⁸. Patrick Boucheron interroge la « contemporanéité partagée » de sociétés qui ne sont pas encore en contact⁶⁹.

64. FERRO Marc, « Deux remises en cause de la périodisation occidentale », dans DUMOULIN Olivier et VALÉRY Raphaël (dir.), *Périodes. La construction du temps historique*, Paris, Éditions de l'EHESS, Histoire au présent, 1991, p. 100.

65. BERTRAND Romain, *L'histoire à parts égales. Récits d'une rencontre, Orient-Occident (XVI^e-XVII^e siècle)*, Paris, Le Seuil, 2011.

66. BEAUJARD Philippe, *Les mondes de l'océan Indien*, Paris, Armand Colin, 2012.

67. Par exemple Arnold Joseph Toynbee ou Robert Bonnard (voir LEDUC Jean, *Les historiens et le temps, op. cit.*, p. 124-128).

68. GRATALOUPE Christian, *Faut-il penser autrement l'histoire du monde ?*, Paris, Armand Colin, 2011.

69. Voir l'article de Patrick Boucheron, dans ce même volume.

Ces réflexions ne sont pas cantonnées à la recherche. Elles trouvent, depuis quelque temps, un écho dans les programmes de l'enseignement secondaire, dans un souci d'ouverture au monde susceptible par contre-coup d'ébranler les représentations traditionnelles en matière de périodisation. Mais l'appréhension de phénomènes historiques complexes suppose davantage qu'une nouvelle échelle d'étude. C'est bien de l'articulation des échelles spatiales et temporelles que peut découler une meilleure compréhension des processus étudiés, évitant ainsi des périodisations par trop réductrices et trop abstraites⁷⁰.

Que faire des découpages académiques ?

Ces multiples bouleversements ne sont pas sans questionner les grandes périodes académiques. Chacun sait pourtant l'importance des pesanteurs en ce domaine. Les périodes académiques ne structurent pas seulement les savoirs. Elles déterminent très souvent l'organisation de la profession, les identités professionnelles, orientent les objets de recherche, structurent des associations, organisent l'enseignement à l'université et dans le secondaire. Ce mode de périodisation s'accommode bien, par ailleurs, d'un certain degré de spécialisation que l'existence de sources et de méthodes spécifiques vient conforter. Enfin, il institue des références largement partagées.

La pertinence de ces périodes ne cesse pourtant d'être questionnée, et le débat relancé il y a peu par Jacques Le Goff au sujet de la limite aval du Moyen Âge, à placer selon lui au XVIII^e siècle, en constitue la plus récente illustration⁷¹. Les travaux des historiens conduisent en effet à repenser les périodes, leur cohérence d'ensemble, leurs scissions internes⁷², la pertinence de leurs bornes, la nature des césures⁷³, l'Antiquité tardive et la Renaissance constituant sur ce dernier point des cas d'école. À intervalles réguliers, des rencontres reposent ces questions, comme en témoigne un récent séminaire ayant « pour ambition d'aborder de front l'hypothèse d'une consistance historique de la période médiévale » et dont l'objet est sans ambiguïté : « Pour ne pas en finir avec le Moyen Âge. Périodisation, discipline, sciences sociales »⁷⁴.

70. CHARLE Christophe, « Histoire globale, histoire nationale », *Le Débat*, 175, 2013, p. 60-68.

71. LE GOFF Jacques, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Le Seuil, 2014.

72. Voir les articles de Thomas Römer et de Florian Mazel, dans ce même volume.

73. Voir les articles d'Hervé Inglebert et de Philippe Hamon, dans ce même volume.

74. BOUCHERON Patrick, « Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne – LAMOP. Séminaire "Culture politique et société à la fin du Moyen Âge" [...] Pour ne pas en finir avec le Moyen Âge », *Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne*, [en ligne], http://lamop.univ-paris1.fr/IMG/pdf/Boucheron_13-2014-.pdf (consulté le 10 décembre 2013).

C'est que le rapport aux périodes a changé. Leur genèse est devenue objet d'histoire et est à présent appréhendée sous l'angle d'une histoire des représentations. La mise en évidence des mécanismes de construction, d'appropriation, de diffusion de ces périodes a permis une mise à distance critique qui ne laisse, dans le monde universitaire, personne dupe des limites de leur usage. D'ailleurs les périodes résistent jusque dans leurs remises en cause. Un long Moyen Âge reste encore un Moyen Âge et l'Antiquité tardive se réfère encore à une période académique. Les propositions consistent plutôt à décaler les périodes, à les renommer ou à les reconfigurer plutôt qu'à les supprimer.

Au reste, nul ne sait vraiment par quoi remplacer les périodes académiques et il semble souvent préférable de conserver ce qui existe, dès lors que l'on en aménage les usages. Dans ces conditions, les périodes constituent-elles des obstacles à une libre appréhension des objets historiques ? L'enquête menée par Jean Le Bihan et Florian Mazel conduit à une réponse nuancée. La part des mémoires de doctorat et d'habilitation à diriger des recherches qui chevauchent les périodes reste faible, mais le découpage académique n'empêche pas toujours de penser des problèmes sur la très longue durée. Et si, sans surprise, une nette majorité des « transgresseurs » conteste la pertinence de la périodisation traditionnelle, la nécessité de s'en affranchir n'est pas, autant qu'on puisse en juger, l'objet d'un consensus, car si quelques-uns y voient une contrainte forte, la plupart semblent au contraire s'en accommoder⁷⁵.

La période contemporaine est cependant soumise à des questionnements spécifiques. Elle est en effet la seule dont la borne finale ne cesse de se modifier. Cet allongement a pour première conséquence de lui faire perdre sa signification originale. De moment simultanément, le contemporain est devenu temps de relative proximité, avant de renvoyer à un cadre imprécis dans lequel s'inscriraient les racines les plus significatives du présent. Dorénavant, la période contemporaine semble avant tout correspondre à un cadre d'enseignement. La tentation est grande dans ces conditions de redéfinir une période qui exprime de manière plus sensible ce sentiment de contemporanéité. Une première coupure de part et d'autre de 1914 a permis de distinguer deux temps, en prenant appui sur le « siècle » comme cadre de découpage. Le XX^e siècle se rapprochant de son terme, s'est alors posée la question de la définition d'un « temps présent » dont les contours font encore l'objet de vifs débats⁷⁶,

75. Voir l'article de Jean Le Bihan et de Florian Mazel, dans ce même volume.

76. Voir l'article d'Emmanuel Droit, dans ce même volume.

Henry Rousso ayant par exemple proposé récemment d'en faire remonter l'origine – ainsi mobile – à la « dernière catastrophe en date⁷⁷ ».

Cette histoire du temps présent est confrontée à la question de la périodisation d'une histoire que les faits à venir peuvent éclairer d'un jour nouveau. Si une période se définit autant par celle qui lui succède que par celle qui la précède, il est difficile de périodiser une histoire adossée à l'inconnu. Il en résulte une sorte de « repériodisation permanente » afin de s'adapter aux inflexions nouvelles. Les approches successives de la guerre froide en constituent un bon exemple, la notion même ayant été redéfinie, tout autant que ses étapes, alors que le temps passait⁷⁸. Si la question du passage au XXI^e siècle est posée, celle de l'entrée dans une autre époque n'est guère abordée. Le sentiment existe pourtant d'un basculement. La mondialisation, les rééquilibres géopolitiques, la révolution numérique, les enjeux écologiques donnent la sensation d'un tournant d'importance. Cela suggère un raccourcissement continu des périodes qui se succèdent. Les historiens du futur nous diront si tel est bien le cas.

Conclusion

L'opération de périodisation a donc été profondément questionnée depuis une cinquantaine d'années. On ne peut qu'être frappé par l'impact de ces réflexions sur les pratiques des historiens. À l'évidence, les périodes sont loin d'être figées. Elles font l'objet de réflexions permanentes sur leur genèse, leur pertinence, leur cohérence, leurs articulations internes, la nature de leurs césures. Il en résulte des relectures critiques, des redécoupages, de nouvelles approches des passages, la constitution de nouvelles périodes.

Dorénavant, sans renoncer aux fonctions intégratrices des périodes, les historiens sont plus attentifs à la pluralité des rythmes et à la diversité des situations, ce qui a souvent pour conséquence un attachement accru aux continuités. Saisies dans leur dynamisme, ces continuités ont pu dans certains cas conduire à une dilatation des périodes. Une telle évolution a aussi conduit à repenser les formes de la césure. Une moindre place semble être faite aux ruptures radicales. Les passages d'une période à une autre sont davantage pensés comme des moments où se nouent des dynamiques complexes aux temporalités multiples, constituant ainsi des temps d'accélération où se créent les conditions du basculement.

77. ROUSSO Henry, *La dernière catastrophe*, Paris, Gallimard, 2012, p. 19.

78. Voir l'article de Pierre Grosser, dans ce même volume, ainsi que MORAND Brigitte, *Cinquante ans de guerre froide vus par les manuels scolaires français*, Paris, L'Harmattan, 2011.

Les césures sont alors elles-mêmes pensées sur des temps plus longs, déclinées à leur tour selon des rythmes décalés, constituées dans certains cas en périodes autonomes, dans tous les cas davantage reliées aux temps qui les suivent.

Ce faisant, les interprétations se sont multipliées et les périodes, fondées sur des critères plus variés, ont souvent perdu l'unité de façade qu'elles avaient pu avoir. Alors qu'elles constituent en principe des outils de synthèse, de mise en ordre, elles apparaissent de plus en plus comme des cadres à géométrie variable, tant chronologiquement que spatialement. Rien d'étonnant à cela : dès lors que périodiser, c'est interpréter, cette diversification n'est que le reflet de la multiplicité des approches et des analyses. Il reste qu'au stade de la transmission une telle évolution ne semble pas favoriser l'acquisition de repères.

La question se pose néanmoins en des termes différents car si les contenus changent, les pesanteurs et les conservatismes restent forts, d'autant que les cadres de l'organisation universitaire, les contraintes éditoriales, les inévitables décalages scolaires perpétuent parfois le sens ancien de mots auxquels on continue de recourir ou l'usage de termes qui ont été abandonnés. Le véritable enjeu consiste bien, dès lors, à transmettre les périodes pour ce qu'elles sont, des outils construits dont on rappellera la genèse et dont on explicitera les modalités d'élaboration et d'usage. C'est ainsi que les utilisateurs seront mis à distance critique, que l'on montrera que la périodisation, loin d'être un outil qui fige les pratiques, conserve au contraire toute sa dimension heuristique, qu'elle est encore, pour cela, au cœur du travail de l'historien, et qu'elle a donc, inévitablement, une actualité.

